DAVIDSON, Apollon & IVANOVA, Lubov. — *Moskovskaya Afrika. Prirodnoe kulturnoe nasledie Moskvui (L'Afrique moscovite. L'héritage culturel de Moscou)*

Tatiana Smirnova

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafraicaines/20769>

DOI : 10.4000/etudesafraicaines.20769

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2017

Pagination : 458-462

ISBN : 978-2-7132-2688-5

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Tatiana Smirnova, « DAVIDSON, Apollon & IVANOVA, Lubov. — *Moskovskaya Afrika. Prirodnoe kulturnoe nasledie Moskvui (L'Afrique moscovite. L'héritage culturel de Moscou)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 226 | 2017, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafraicaines/20769> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafraicaines.20769>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

DAVIDSON, Apollon & IVANOVA, Lubov.
— *Moskovskaya Afrika. Prirodnoe
kulturnoe nasledie Moskvui* (L'Afrique
moscovite. L'héritage culturel de
Moscou)

Tatiana Smirnova

RÉFÉRENCE

DAVIDSON, Apollon & IVANOVA, Lubov. — *Moskovskaya Afrika. Prirodnoe kulturnoe nasledie Moskvui* (L'Afrique moscovite. L'héritage culturel de Moscou). Moscou, Izdatelstvo Teatrlanogo Instituta Imeni Borisa Shukina, 2003, 220 p., ill.

- 1 Ancien directeur du Centre d'études africaines à l'Institut d'Histoire de l'Académie des sciences de Russie, professeur émérite de l'Université d'État de Moscou, Apollon Davidson est un historien dont les travaux font autorité sur l'histoire de l'Afrique australe et du Sud où il a séjourné pendant de longues années en qualité de directeur du Centre russe de recherches de l'Université du Cap. Associé à Lubov Ivanova, professeure à l'Institut d'études asiatiques et africaines de l'Université d'État de Moscou et chercheuse à l'Institut d'Histoire universelle, il nous invite dans cet ouvrage à une longue pérégrination historique à travers *L'Afrique moscovite*, en prenant pour fil conducteur deux interrogations fondamentales placées presque en ouverture du livre : « Qu'est-ce que notre pays [la Russie] a laissé dans l'histoire de l'Afrique ? Quel a été le rôle de l'Afrique dans le destin de la Russie ? » (p. 3). Posées de cette manière, ces deux questions qui interviennent plus de dix ans après la dissolution de l'URSS, mais dans un contexte marqué par la recrudescence des attaques de *skinheads* contre les Africains (de nombreux exemples sont cités dans l'introduction), font de cette étude, non plus une

simple invitation au voyage, mais un véritable parcours critique du destin moral de la Russie contemporaine et des mutations qui l'affectent dans ses relations avec l'Afrique. Comme le remarque Apollon Davidson dans la conclusion de l'ouvrage, la manière dont les Africains sont traités en Russie constitue un indicateur de la « santé morale de notre pays » (p. 217). Bien au-delà de l'analyse des drames causés par les actes de racisme à l'égard des Africains, ce livre est un exercice autoréflexif que s'accordent les deux africanistes (de différentes générations) pour comprendre comment l'Afrique a été pensée en Union soviétique et en Russie⁵.

- 2 Le style s'en ressent au demeurant : les auteurs ont choisi la forme du récit narratif, conversationnel, qui donne au lecteur une sensation de proximité⁶. Cette forme n'est probablement pas le fruit du hasard car elle traduit l'esprit et le contexte du développement des études africaines à l'époque soviétique lorsque certaines choses ne pouvaient être dites qu'oralement à la maison, dans l'espace de la cuisine, ou écrites dans des lettres strictement privées (p. 70). Cette sorte d'intimité conférée par le style se traduit aussi dans la structure de l'ouvrage qui nous amène à cheminer dans la ville de Moscou, en passant des appartements de chercheurs (pp. 97-152) aux chambres d'hôtels (p. 57) où s'arrêtaient les savants léningradois, laissant apparaître aussi la complexité des relations entre les deux traditions russes d'études africaines : d'un côté Leningrad, orientée vers l'ethnographie et la linguistique africaines et, de l'autre, Moscou dont l'intérêt pour le continent était plutôt d'orientation politique et économique.
- 3 La majorité des chapitres est rédigée par Apollon Davidson dont l'érudition et l'expérience de chercheur, d'enseignant et d'administrateur de plusieurs institutions liées à l'Afrique, nous permettent d'accéder à une vision approfondie de l'évolution des études africaines en URSS. Les chapitres qui traitent des années 1950-1990 font penser parfois à un échange épistolaire avec un ami, sinon à une sorte de journal de terrain où l'auteur confie ses analyses tirées de plus de cinquante ans d'observation participante. On comprend que la structure du livre soit plutôt complexe puisqu'elle s'écarte du propos chronologique et invite à faire des allées et venues dans le temps, entre les années 1920 et 2000 et dans l'espace, entre Moscou et Leningrad. Ces circonvolutions permettent de mieux circonscrire les moments de rupture et de continuité entre l'époque du Komintern, celle du « boom africain » qu'il date des années 1960, et la période « post-soviétique ». Les chapitres d'Apollon Davidson sont complétés par le texte « L'Afrique Moscovite » de Lubov Ivanova qui se concentre sur l'image de l'Africain dans la propagande soviétique et occidentale aussi bien que sur la vie quotidienne des étudiants africains à Moscou⁷.
- 4 Dans le premier chapitre intitulé « La première rencontre », Apollon Davidson évoque ses souvenirs de la 6^e édition du Festival mondial de la jeunesse et des étudiants qui eut lieu en juillet-août 1957 à Moscou. Il décrit d'une manière très vivante les concerts ainsi que les autres manifestations culturelles, en soulignant que l'arrivée pour la première fois d'un grand nombre d'étrangers en URSS changea la vie quotidienne des Moscovites. Elle leur fit connaître des attitudes moins contraintes, plus affranchies, « désinhibées » en somme, telle que la mode. Le lieu le plus convivial du Festival était l'hôtel Yaroslavskaia où de nombreuses délégations africaines furent logées. C'est pendant le festival que les chercheurs africanistes ont pu rencontrer pour la première fois des Africains. Apollon Davidson discuta ainsi avec quelques militants du Parti communiste d'Afrique du Sud. Cependant, l'attention des services de sécurité à ses

contacts noués pendant le Festival lui valut l'interdiction de sortir d'URSS (p. 23). Pendant des dizaines d'années, lui, tout comme la majorité écrasante des africanistes soviétiques, n'a pas pu se rendre en Afrique⁸ avant 1958 alors que les directives du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS) imposaient d'accumuler des savoirs et des informations sur les pays du continent (pp. 26-30).

- 5 Dans les années 1960, la mise en place des institutions liées à l'Afrique était plutôt débridée, chaotique, avec des recrutements de chercheurs et d'administrateurs qui n'avaient manifesté auparavant aucun intérêt pour le continent. Cependant, l'un des mérites de cette époque est la création de l'Institut d'Afrique en 1959, dont l'idée fut acceptée par Nikita Khrouchtchev sous l'impulsion de William Edward Burghardt Du Bois — la figure-clé du panafricanisme et appréciée en URSS — et de Lily Golden (pp. 36-37), fille d'Olivier Golden, militant noir communiste du Mississippi, venus à Moscou dans les années 1920⁹. Son premier directeur fut Ivan Potehin (1903-1964), élève de Dmitriy Olderogge, directeur de la *Kunstkamera*¹⁰, considéré comme le patriarche des études africaines en URSS¹¹ (pp. 57-73). C'est autour de lui et de ses travaux que s'organisèrent les études africaines dans l'Union soviétique des années 1940-1950¹². Cependant, le destin des premiers historiens léningradois travaillant sur l'Afrique du Sud a été dramatique, profondément marqué par la Seconde Guerre mondiale et la répression stalinienne (pp. 76-93). Ainsi, Michael Rabinovitch fut arrêté en 1949, huit ans après la soutenance de son doctorat. Réhabilité en 1953, il ne put poursuivre de carrière académique, comme d'ailleurs son élève Alexander Vituhnovskokiy, envoyé enseigner à Petrozavodsk après sa soutenance en 1949. De même, l'historien Véniamine Golant n'a pu faire de carrière de chercheur, son grade de docteur lui ayant été retiré, au motif que le président de son jury de soutenance avait été renvoyé de son poste pour raisons politiques. Le destin d'Igor Snegirev, qui avait fait sa thèse sur la langue zoulou en 1938 et était internationalement reconnu pour ses traductions de contes zoulous en russe¹³, fut encore plus tragique : arrêté lors des purges, il décéda dans un camp en 1946.
- 6 Retour à Moscou avec le chapitre « Ils habitaient tous sur ce carrefour » (pp. 97-152). Dans la continuité entre les années du Komintern et celles du « boom africain », Apollon Davidson nous donne accès, à travers leur aperçu biographique, aux conditions de vie des chercheurs qui logeaient dans le même quartier au sud-ouest de la ville. L'illustration la plus parfaite étant Ivan Potehin (pp. 118-140) qui n'obtint son appartement de deux pièces qu'en 1958, après avoir vécu pendant vingt-cinq ans avec sa femme et ses deux enfants dans deux chambres d'un appartement communautaire au 13 boulevard Tverskaya. C'était le bâtiment de l'Université communiste des travailleurs de l'Orient (KUTV) où il enseignait et travaillait comme analyste. Ainsi, son « chez lui » était devenu le lieu où les Africains venaient régulièrement : les discussions et les conversations qu'il avait avec eux constituaient une source d'informations importante pour ses travaux de recherche. On apprend un peu plus sur cette ambiance très secrète de la KUTV dans un petit sous-chapitre (pp. 46-57) rédigé à partir des archives soviétiques¹⁴. Plusieurs Africains venus étudier en URSS dans les années 1920-1930 sont cités en exemple. Parmi eux, Albert Nzula¹⁵, militant du Parti communiste de l'Afrique du Sud venu en 1931 qui décéda à Moscou en 1934, Bankole Awoonor Renner, Ghanéen, venu des États-Unis en 1925. C'est à Moscou qu'il prépara son *Report on West Africa*, présenté en 1927 où il exposait un véritable programme de

libération pour les colonies africaines. Ce même texte donna au Komintern l'idée de faire de Bankole Awoonor-Renner son premier envoyé en Afrique de l'Ouest¹⁶.

- 7 Prolongeant ce thème des Africains à Moscou (pp. 168-200), Lubov Ivanova s'intéresse au vécu des étudiants africains de l'Université de l'Amitié des Peuples, créée en 1960, qui symbolisait le début des relations entre la Russie soviétique et l'Afrique dans le domaine académique. En effet, si les enseignements de la KUTV étaient essentiellement idéologiques, avec des matières qui préparaient aussi au travail politique dans la clandestinité (p. 55), à partir des années 1960, l'URSS accueille des Africains pour les former à de véritables métiers. Certains d'entre eux sont restés en Russie après la dissolution de l'URSS et font partie aujourd'hui d'une « élite africaine » (p. 193) couvrant des domaines aussi divers que le *show business*, les affaires ou la petite entreprise. C'est dans ce chapitre que l'auteure revient sur les attaques de *skinheads* en soulignant leur recrudescence, ce qui fait écho à la question que pose Apollon Davidson dans le chapitre conclusif : « et tout cela, est-il vraiment arrivé tout d'un coup ? » (p. 205). Après avoir évoqué une série de témoignages de philosophes et d'hommes politiques depuis la fin du XIX^e siècle, l'historien finit par répondre par la négative, attestant par là que c'était loin d'être une surprise. Il conclut que « la vérité éternelle » consiste à se connaître, se comprendre et pouvoir vraiment écouter les autres (p. 217).
- 8 Par-delà même la richesse des informations apportées, l'ouvrage constitue, par son approche originale, presque autobiographique, un objet précieux pour l'analyse des relations complexes entre la Russie et l'Afrique telles qu'elles nous sont rapportées ici par l'un des acteurs et protagonistes de ces échanges. Cette tentative de déconstruction est d'autant plus salutaire qu'elle ne renie nullement la subjectivité des auteurs dont le style épistolaire rend subtilement compte. Peu utilisée dans le monde académique russe, cette démarche n'en est que plus féconde pour saisir, à travers la proximité qu'elle nous donne à voir des sujets, la complexité des situations où le chercheur est aussi protagoniste sur son propre terrain.

NOTES

5. Cet ouvrage s'inscrit dans la continuité de la réflexion des africanistes russes sur l'histoire des études africaines en URSS. En septembre 2001, s'est tenu le colloque : « Afrikanistika XX veka : vremia, liudi, vzglyadui » (« Les études africaines au XX^e siècle : les temps, les personnes, les perspectives »), Moscou, IVI RAN, 2002, pp. 13-70 ; Voir également A. DAVIDSON (ed.), *Stanovlenie otechestvennoy afrikanistiki, 1920-e nachalo 1960-x* (L'émergence des études africaines en URSS, 1920-1960), Moscou, Nauka, 2003.

6. Le style du chapitre rédigé par L. Ivanova « L'Afrique moscovite » (pp. 168-200) est différent, ce qui s'explique sans doute par le fait qu'elle a soutenu il y a peu sa thèse sur le sujet, et fait partie des premiers chercheurs russes à s'intéresser à la situation des Africains en Russie post-soviétique ; voir L. IVANOVA, *Afrikancui v SSSR i v Rossii (1960-2003) : problemy adaptacii* (Les Africains en URSS et en Russie [1960-2003] : problèmes d'adaptation), Thèse de doctorat, Moscou, Université russe de l'Amitié des Peuples, 2003.

7. Les prises de position de Lubov Ivanova contre les agressions racistes sont connues et souvent rapportées par la presse internationale. En janvier 2009, elle déclarait dans *The Africa Report* : « The image of Africa as an extremely poor continent is stressed to raise the level of self-esteem of the Russians, [...] A mindset has been created in which Africans are used as scapegoats to redirect social aggression and as the only way for showing masculinity by declassified Russian youngsters » (<http://www.theafricareport.com/ivanova.html>).

8. Ivan Potehin est le premier des chercheurs soviétiques africanistes à s'y rendre ; en 1957, il avait voyagé au Ghana où il passa trois mois. Son livre issu de ce voyage, *Ghana aujourd'hui*, a été critiqué par le Parti pour son approche « objective » et a été retiré de la vente en librairie en 1959 (p. 124).

9. Voir les autobiographies de Lily Golden et de sa fille, Yelena Khanga : L. GOLDEN, *My Long Journey Home*, Chicago, Ill., Third World Press, 2002 ; Y. KHANGA & S. JACOBY, *Soul to Soul : The Story of a Black Russian American Family, 1865-1992*, New York, WW. Norton, 1992.

10. La filiale de Leningrad de l'Institut d'ethnographie de l'Académie des sciences de l'URSS.

11. Dmitriy Olderogge a contribué à transformer l'approche historique et linguistique de l'étude des sociétés considérées comme « orientales » en une approche plus globale et multidimensionnelle qui prônait l'étude des civilisations par le biais de la connaissance de leurs langues.

12. À cela, il faut ajouter que plusieurs africanistes de Leningrad des années 1960-1990 enseignaient à l'Université de Leningrad l'ethnographie et les langues africaines et formaient un cercle informel. Le noyau était constitué de Viatcheslav Missiugin (ca. 1923 /1924-1998), Nikolay Girenko (1940-2004) et Vladimir Arseniev (1948-2010). Ce dernier avait tenté de conceptualiser ce qui fédérait les approches apparues à Leningrad dans les années 1940-1980 sous le nom d'« École de Leningrad en études africaines ». Pour lui, l'originalité du phénomène qu'il avait appelé « École » consistait dans le fait qu'il s'appuyait à la fois sur le matérialisme historique, axé sur les structures productives et leurs effets globaux, et sur la « philosophie classique russe du cosmisme (Vernadsky, Soloviev, Berdiaev) ». Le lien entre les deux se traduit dans « [...] la volonté de limiter la consommation et de trouver un équilibre entre l'homme et son environnement contre les ravages du capitalisme ». V. ARSENEV & M. SELIM, « Points de vue d'un africaniste russe », *Journal des anthropologues*, 87, 2001, <http://jda.revues.org/2760>.

13. I. SNEGIREV, *Skazki zulu (Izinganekwane) (Les contes en zoulou. Izinganekwane)*, Moscou-Leningrad, Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR, 1937.

14. Archives d'État d'Histoire contemporaine (RGANI).

15. R. EDGAR, « Notes on the Life and Death of Albert Nzula », *The International Journal of African Historical Studies*, 16 (4), 1983, pp. 675-679. Une chronique bibliographique de J. Copans lui est consacrée (dans ce numéro).

16. A. DE BOYER, « Kweku Bankole Awoonor-Renner », *Le Maitron Afrique. Dictionnaire biographique. Mouvement ouvrier mouvement social*, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article159868>.